

Ryoko Sekiguchi

Ce n'est pas un hasard

Chronique japonaise



P.O.L

Extrait de la publication

Ce n'est pas
un hasard

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

CALQUE, 2001

HÉLIOTROPES, 2005

DEUX MARCHÉS, DE NOUVEAU, 2005

Chez d'autres éditeurs

CASSIOPÉE PÉCA, cipM et CNBS, 2001

LE MONDE EST ROND, avec Suzanne Doppelt et
Marc Charpin, Créaphis, 2004

APPARITION, avec Rainier Lericolais, Les Cahiers
de la Seine, 2005

ADAGIO MA NON TROPPO, Le Bleu du ciel, 2007

ÉTUDES VAPEUR suivi de SÉRIE GRENADE, Le Bleu
du ciel, 2008

Ryoko Sekiguchi

Ce n'est pas un hasard

Chronique japonaise

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-1435-6
www.pol-editeur.com

Je commence par la veille.

Le 10 mars 2011

J'achève un échantillon de traduction du livre d'Emmanuel Carrère, *D'autres vies que la mienne*. Je ne suis pas mécontente du résultat.

Le 11 mars

Vers minuit, j'ai une conversation téléphonique avec Jun'ichi, un ami japo-

nais dont je viens de relire une traduction. Brève séance de travail. Il me demande si j'accepterais de lui rapporter un foulard Hermès pour sa compagne quand je viendrai au Japon début avril. On ne trouve pas ce modèle ici, je te rembourserai. J'accepte, bien sûr. Je lui demande de m'envoyer une photo et le nom du modèle.

Vers huit heures du matin, j'allume mon ordinateur. Je trouve un mail de cet ami, avec la photo du carré Hermès, Pégase. Je consulte en même temps, comme d'habitude, le Facebook japonais. Les commentaires parlent d'une grosse secousse sismique. « Dis donc, ça a secoué aujourd'hui! » « Toutes mes bibliothèques se sont renversées, il va m'en falloir, du temps, pour ranger tout ça. » Une secousse forte, certes, comme on en a deux ou trois fois par an, mais rien d'alarmant. Je vais tout de même appeler mes parents pour prendre des nouvelles. Je suis sûre qu'ils vont me rassurer, sans doute même plaisanter sur ce qui vient de se passer.

Ça ne répond pas. Ils sont sans doute sortis. J'appelle sur leurs portables respectifs. Pas de réponse. Cela m'agace un peu; ma mère a la fâcheuse habitude d'oublier d'activer sa boîte vocale, et elle ne répond pas toujours sur son portable. Mon père doit être encore au travail.

Je rappelle ma mère. C'est impossible, une telle inattention; comme je lui dis toujours, si tu oublies d'activer ta messagerie, je ne pourrai pas te laisser de message, au cas où.

Je n'avais pas encore compris que ce jour-là, c'était justement l'au-cas-où. J'appelle en continu pendant une demi-heure, sans succès. Chez mon frère non plus. Je commence à m'inquiéter. Je leur écris un mail collectif. Je comprends enfin que si ça ne répond pas, ce n'est pas que ma mère a égaré son portable mais que la ligne est saturée.

Un appel. Je décroche. Un ami français. « Je suis devant la télé, il me dit, les tsunamis sont impressionnants... » Là, je m'emporte.

C'est plus fort que moi, brusquement, je lui coupe la parole : « Impressionnants ou pas, je m'en fous ! Pour nous, ce n'est pas une image, c'est la réalité qui nous tombe sur la tête ! » Pourtant, au moment où je dis cela, dans la distance, ce ne doit pas être pour moi autre chose qu'une image. Habitude de ces images. Mais à cet instant, je ne prends pas la mesure de la gravité de la situation.

L'impossibilité de joindre ma famille, sans doute, m'a fait sortir de mes gonds. Peut-être aussi ai-je dramatisé un peu parce que je m'adressais à un étranger. Il ne doit pas avoir beaucoup d'expérience des catastrophes. Tentation de prendre le dessus en la matière. Pourtant il n'y a pas de quoi être fière. Les informations que je possédais à ce moment-là rappelaient des catastrophes que l'on a pu connaître par le passé. Graves, certes ; mais on en a connu de graves aussi.

Trois heures plus tard j'ai enfin ma mère au téléphone.

Elle va bien mais elle est sans nouvelles de mon père.

Coup de fil d'un agent de l'opérateur de téléphonie mobile qui me propose « des forfaits intéressants ». En général, je suis plutôt patiente avec ce genre d'appel, je m'imagine à la place de ceux qui doivent faire le boulot. Mais cette fois, impossible, je n'ai pas la tête à ça, je le dis à la femme au bout du fil qui répond : « D'accord, c'est noté. »

« C'est noté » ? C'est noté quoi ?

Okai, un ami au Japon, s'inquiète des centrales nucléaires, je lis son commentaire sur un site et me mets à consulter les pages spécialisées. Jusque-là personne autour de moi n'avait fait allusion à ce risque, tant on était captivé par l'image du tsunami.

Quand j'y repense, ce premier jour, jusqu'en fin d'après-midi, la plupart des Japonais ont cru avoir affaire à une catastrophe naturelle du type de celles qu'ils avaient déjà vécues, même si la puissance du tsunami était incomparable.

Pourtant, ce n'est jamais la même chose. Même si l'on en a déjà vécu d'autres, toute catastrophe est sans précédent au moment où on la vit. Et cette fois-ci, je crains que ce ne soit plus vrai que jamais.

En rentrant, je regarde en boucle sur mon ordinateur la chaîne NHK, chaîne d'information par excellence dans ce genre de situation. Alors je commence à prendre conscience de l'énormité de la catastrophe.

Le soir, j'invite des amis à se réunir chez moi. Mieux vaut être à plusieurs, ne pas rester chacun dans son coin à envisager le pire. Plus on est loin, plus l'imagination s'emballe.

Nous sommes à sept collés au site de NHK.

Parmi mes amis, certains n'ont toujours pas réussi à joindre leur famille. Chaque fois que la télévision annonce une nouvelle réplique, un départ d'incendie, l'un d'eux décroche le téléphone, en vain.

C'est alors que je suis saisie par une étrange sensation : j'ai déjà vécu ça.

Je me souviens, mon frère et moi étions restés jusqu'à trois ou quatre heures du matin à regarder brûler la ville de Kôbé, rongée par les flammes comme après un bombardement. Je me souviens, j'étais collégienne quand un quartier de l'île de Miyake fut détruit par la lave à 70 %. Je me souviens aussi d'un tremblement de terre dans la région même qui est touchée aujourd'hui.

Tant d'images me reviennent, de tremblements de terre et de typhons, que je ne parviens plus à les distinguer. Les images se superposent les unes aux autres. Et tout à la fois ce sont et ce ne sont pas des images. Lorsqu'on est concerné, l'image n'est pas une image, c'est la réalité; mais quand on n'est pas directement touché, l'image conserve en quelque sorte son statut d'image, et ce sont ces réalités-images qui nous assaillent chaque fois que le Japon est victime d'une catastrophe, et qui se superposent devant nos yeux quand nous sommes rivés devant la télévision.

Mais dans la distance, loin du drame, ici à Paris, c'est autre chose que je ressens soudain, au milieu de mes amis japonais rassemblés dans mon petit appartement, comme de petits animaux cherchant à s'abriter.

Il m'apparaît tout à coup qu'il y a des gens qui ne connaissent pas cela, qui n'ont jamais de leur vie été confrontés à une telle situation, comme les Français, debout sur la terre ferme – c'est une chance inouïe.

Nous-mêmes, dans cette angoisse, nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que nous sommes, nous aussi, des Parisiens bien à l'abri.

Le 12 mars

À trois heures du matin, mon père est enfin de retour à la maison. La maison de mes parents se trouve à Kanagawa, département situé à l'ouest de Tokyo, trop loin pour rentrer à pied comme ont pu le faire

certaines Tokyoïtes que le séisme a surpris pendant qu'ils étaient au bureau.

Impossible, évidemment, de trouver un train ou un taxi. Pas de place non plus dans le car régional, la file d'attente est interminable. Mon père a dû marcher jusqu'à la gare de Tokyo pour prendre le Shinkansen, le TGV japonais, qui avait repris du service le soir et qui l'a déposé tout à fait à l'ouest, à Odawara, à quatre-vingts kilomètres de Tokyo. De là, il a enfin pu trouver un taxi et revenir quelque vingt-cinq kilomètres en arrière jusqu'à chez lui.

Il aurait sans doute pu passer la nuit à Odawara mais, inquiet pour ma mère, il voulait à tout prix rentrer à la maison.

Dans le bus 61, il y a à mes côtés une mère et ses deux enfants, un garçon et une fille. Ils crient à tour de rôle les pays où ils voudraient passer leurs vacances d'été. « Moi, je veux aller au Brésil » ; « Moi, au Mexique », comme on liste les noms de pays appris à l'école. À un moment, le gar-

çon dit : « J'irais bien au Japon – ah, en fait non, ça ce sera pour plus tard. »

En marchant, je prends conscience que je suis bien sur la terre ferme.

C'est cet après-midi-ci que je commence à écrire. Le 11 mars, je ne m'étais pas encore mise à écrire. Je ne sais pas pourquoi cela s'est déclenché. Sans doute, entre autres, parce que je pensais à une lecture à préparer pour le mardi suivant. Je savais que je ne pourrais pas lire un texte comme si de rien n'était.

Le 13 mars

Le poète japonais Tatsuhiko Ishii arrive à Paris. Épuisé.

Il est venu faire quelques interventions et participer à une table ronde dont je serai aussi, le 15 mars. Son vol était maintenu, mais comme la navette pour l'aéroport semblait ne plus fonctionner, nous avons cru

jusqu'au dernier moment qu'il ne pourrait pas venir.

Ishii m'apprend l'étymologie du mot « désastre », par l'italien « *disastro* », qui veut dire « sous une mauvaise étoile ».

Un article dans un quotidien français se demande comment les Japonais peuvent continuer à vivre dans une île à ce point sujette aux catastrophes naturelles. Et moi, je voudrais bien savoir si le journaliste oserait dire une chose pareille des habitants de régions au climat difficile, de certains pays d'Afrique, ou d'Iran, où il y a aussi beaucoup de tremblements de terre.

Le 14 mars

Shintarô Ishihara, le maire de Tokyo, un réactionnaire notoire, clame que « l'identité des Japonais est souillée par l'égoïsme. Les tsunamis sont là pour la purifier. C'est un châtement céleste ».

Il y a toujours des abrutis pour tenir ce genre de discours. Ils attendent la catastrophe, ils l'espèrent même, pourvu que ce soit dans une région autre que la leur, pour « réveiller la jeunesse japonaise » – comme ils l'ont été en leur temps par la guerre, même s'ils ne l'ont vécue que de loin. Ce sont les mêmes qui en appellent à l'état d'urgence pour raviver un héroïsme inutile.

L'opérateur de téléphonie mobile réitère. Sans doute pour m'infliger ses forfaits intéressants. Je lui rappelle qu'il était « noté » que je ne voulais pas être dérangée en ce moment. Et le voilà qui me fait la morale : « Ce n'est pas poli d'interrompre la conversation. Si c'est comme ça, bien sûr que l'on va vous rappeler », avant d'ajouter : « Ah, mais c'est que moi aussi, j'ai des êtres chers au Japon ! ». N'y a-t-il pas eu de directive, je ne sais pas moi, une consigne pour ne pas déranger les clients au patronyme à consonance japonaise, au moins pendant un certain temps ? Je parierais qu'ils sont prêts à relancer les Libyens en pleines manifestations.

Je ne parviens pas à éteindre NHK sur mon écran. Je travaille en laissant défiler les informations. Ou plutôt, non. La vérité, c'est que je n'arrive pas à travailler. Je suis comme hypnotisée. J'ai découvert plus tard qu'il en allait de même pour mes amis.

Je repense à la sensation que j'ai eue le premier soir, à cette superposition des images. Ce qu'elle nous dit.

Parce que ce à quoi l'on est confronté quand on est rivé à la télévision, ce n'est pas seulement les images des vagues, du vent, des flammes. Ce sont des moments de vie bien réels. Des gens qui scrutent les listes placardées dans le hall des mairies à la recherche de leurs proches, ne sachant pas où ils sont, ni s'ils sont vivants ou morts. Les disparus qui errent des jours durant, ni vivants ni morts mais en route plus sûrement vers la mort que vers la vie, et que l'on ne peut pas s'empêcher d'imaginer dans ces paysages de désolation, en apparence sans âme qui vive, que l'on voit à l'écran. Chose terrible, ces disparus, on ne peut pas

s'empêcher de les compter. Pour l'instant, on dit 2 000, mais on sait que les chiffres ne cesseront d'augmenter de jour en jour. Les alertes aux répliques qui retentissent de temps à autre, interrompant le flux des nouvelles, nous donnent chaque fois le frisson, comme la stridence de l'alerte aux catastrophes des téléphones portables japonais – ils sont ainsi réglés. Il y a aussi l'annonce de la liste des hôpitaux et des lieux d'accueil pour les réfugiés, le nom des écoles qui procurent de l'eau potable, la liste des denrées qui commencent à manquer. Et le ton du présentateur énonçant la liste des noms des morts, lus parfois avec hésitation parce qu'on ne les lui a transmis que sous forme écrite, en caractères chinois, dont on ne peut pas toujours déduire la lecture. Les morts tremblent jusque dans la prononciation de leur nom.

Seul le ton du présentateur est invariable, comme s'il murmurait aux auditeurs : « Voici une nouvelle catastrophe – vous connaissez bien cela, vous reconnaissez tous le ton de ma voix. »

Achévé d'imprimer en septembre 2011
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2237 – N° d'édition : 185589
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : octobre 2011

Imprimé en France



Ryoko Sekiguchi
Ce n'est pas un hasard

Cette édition électronique du livre
Ce n'est pas un hasard de RYOKO SEKIGUCHI
a été réalisée le 28 novembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2011
par la Nouvelle Imprimerie Laballery à Clamecy (Nièvre)
(ISBN : 9782818014356 - Numéro d'édition : 185589).
Code Sodis : N50315 - ISBN : 9782818014370
Numéro d'édition : 233047.